

I

Depuis quelques temps, j'ai pris pour habitude d'écrire tout ce qui m'arrive. Je consigne sur mon vibrant calepin les aventures qui jonchent le sol encombré de ma tumultueuse existence. Si je n'avais été une fantastique canaille doublée d'une sulfureuse personne, j'aurais remis dans quelque placard majestueux de ma cervelle toute tentative de calligraphier mes forfaits les plus pisseux d'immoralité. Mais précisément, mon comportement, ma nature, mon existence prolifèrent de ces aspérités saisissantes, de ces anecdotes visqueuses dont raffolent la fange humaine et les voyeurs de la pire espèce. Vous aussi peut-être, cher lecteur ?

Je fais partie, et j'en conçois quelque vanité, de ces êtres dotés d'une complexion jouissive hors du commun, les portant vers l'exaltation permanente. Je prospère dans l'affirmation débonnaire de mon ego, avec une sûreté non démentie dans l'écrasement des tièdes. Car la vie est impitoyable pour les faibles. Elle vous met en demeure de vous ranger au plus vite dans la catégorie à laquelle vous appartenez. Chaque être appartient à une catégorie, une seule, une fois pour toutes. Celle des ratés, des puissants, des laborieux, des brouillons, celle des maudits vous tend les bras... vous vous reconnaîtrez aisément. Mais n'ayez pas l'humeur classificatrice hasardeuse, le jugement baladeur ! La vie vous pulvérisera de vous être vu trop grand, trop loin. Elle prend soin de conserver la mainmise sur les postillons que nous sommes et recadre les inconscients.

Sachez-le, mon moteur n'a jamais été l'ambition, cette fantasmagorie des pleutres. Le mien a été beaucoup plus tyrannique, le mien a semé la dévastation, le mien a été négatif... l'orgueil... connaissez-vous l'orgueil, la passion de

l'orgueil, celle qui bouscule sur votre route tous les obstacles gringalets à l'impérieux appel, à l'accomplissement total... Atteindre à la puissance, atteindre aux ors suprêmes de la domination. Il est une catégorie d'hommes racés pour laquelle vaincre épuise. Cela consume, consume... Etre si plein de moi-même, toujours, à toute heure du jour... J'ai vécu cette offrande comme une récompense. Il se trouve que j'ai su mettre en mouvement mon destin au moment opportun.

Mon existence est gominée de stupre, vous disais-je, mes anecdotes ruissellent de délectation cruelle. Si vos chatouilleuses oreilles conçoivent quelque prévention aux délices de la luxure, aux vertiges de l'incandescence animale, restez-en là, lisses tâcherons. Alors, autant vous l'avouer... Mon unique passion s'est portée depuis un âge fort bas sur le seul objet que la nature ait muni, j'entends, d'un point de vue biologique, de cette exquise rotondité qui destine à la dépravation : la femme... cette splendeur comptée qui est un supplice, cette somptuosité douceâtre qui morcelle et détruit.

Cessons plutôt de faire de ténébreux mystères, qui ont l'art univoque de retarder les présentations entre futurs intimes. Au contraire, dans un mémorable velouté de prestance sémantique, abattons les masques. Point de cachotteries entre toi et moi, sectateur licencieux en herbe. Dépouille-toi de tes oripeaux de rabat-joie, laisse enfants, chiens, volailles et rejoins séance tenante un monde où l'on manie avec une allégresse tourbillonnante le matériau humain.

Votre agité prestidigitateur s'appelle Pierre-Yves Daubert. Irrésistible de trente-deux années passées et de bien trois fois autant à venir, il est ce que certains journaux grand public, mélasse pour gogos en mal de sensations rachidiennes, appellent un « golden boy ». Sa nature d'astéroïde l'a porté vers ces tours vitrifiées, vers cet ésotérique scintillement qu'on appelle le quartier de La Défense à Paris. J'aime contempler ces grands buildings lisses, déshumanisés, que le soleil rougeoyant vient heurter le soir d'un rayon sans espoir.

La nuit, une lune écorchée y dépose sa clarté livide, y pétrifie les insomniaques. Des reflets argentés se déposent obliques sur la vitre. Fascinant, réellement. Ma vie est là, elle fluctue, elle fructifie. Je plane quelque part entre ces gratte-ciel, oiseau flamboyant à la préhensile et manœuvrière intelligence. Laissez-moi vous prévenir sans attendre : je suis d'un parisianisme terrible, que me reprochent parfois mes amis, mes nombreuses connaissances. Et mes correspondants populeux sur les places boursières étrangères.

Mon métier, mes passions... tout mon être me porte au partage. Quelques fauchés voient en mes activités une truanderie immorale, suintante d'âpreté au gain. S'ils savaient combien apaisé je sors de mes journées, comme je le serais à l'issue d'une séance d'acupuncture. La Bourse, cette acupuncture de l'âme. Le partage m'est sacré. J'aime la jubilante excitation du potlatch actuariel, l'humanisme transi d'une flambée de valeurs entre gens éduqués. Le jour multiplicateur exponentiel de la richesse d'autrui, chérubin au comptant de bienveillant concours, au service des hommes, j'achève en mes nuits ma métamorphose de prédateur volage. Le crépuscule se profile en son appel frivole. Et je deviens consommateur voluptueux de gourgandines délaissées, ou la plupart du temps offertes.

J'ai toujours réservé aux femmes un emplacement rose et ténébreux en mon esprit. Quelle part de rêverie béate dans le froncement léger d'une jupe échancrée, dans la minceur cintrée d'un haut de tailleur que couronne la gémellité fatidique des vigies avancées de l'amour dont ma pudeur seule me retient de les nommer ! Le claquement décidé de hauts talons sur le pavé par quelque tempérament vif me martyrise les nerfs, me dévergonde les sens. Il m'arrive de suivre en des minutes où mes gestes sont le déversoir ultime de pulsions catégoriques, je vous l'avoue... il m'arrive de suivre le déplacement harmonieux de quelque élégante, sylphide papillonnant dans les magasins du faubourg Saint-Honoré. Ce sont des minutes essoufflées, parfois des heures

de traque, de sournoise observation qui me conduisent entre Saint-Germain, le boulevard des Italiens, Saint-André-des-Arts... J'attends alors la diabolique envolée d'un jupon emporté par le vent, injonction frémissante à l'aventure. Je rôde, j'épie. Mes gourmandises m'ont bien valu à une ou deux reprises un sourcil froncé, une bouche offusquée, des gesticulations de pantelante chochette écorchée dans sa dignité de pouliche. Ces quelques geignardes contrebalancent avec peine les bataillons de bouillons femelles acnéiques que j'ai plantés dans le néant de leurs sentiments urticants.

Il m'arrive d'ausculter ma nature. Une telle vénération a-t-elle seulement une apparence de normalité ? Oui, c'est bien de vénération dont il s'agit, je brûle d'une passion sans partage pour les femmes, mes partenaires anthropomorphes aux lignes juste un peu accentuées. Nul ne se figure autant que moi combien la vie est précaire, combien elle a tôt fait de rôtir les carcasses des viandes saignantes que nous sommes. Explorer avidement toutes nos possibilités érogènes, démultiplier nos virtualités juteuses est la réponse à l'absurde teinté d'amertume qui nous entoure.

Je me suis toujours pénétré de cet axiome que l'on n'atteint à une forme de vérité que dans la transcendance et la démesure. C'est convaincu que le bouillonnement exalté requiert une forme de talent et que la méchanceté authentique ne va pas sans une forme de génie que j'entreprends cette fresque du coït abouti. Je nourris à l'encontre de la banalité une décisive révolte, contre la platitude humaine une vindicte béante. Mais à propos, scélérat de la complaisance, lecteur choqué, sache que ces hautes ruminations ne sont pas sans trouver quelque viatique en ma nature.

Je vais non sans une certaine subjectivité te livrer mon apport génétique initial. Tu t'en doutes déjà, le ciel a été plutôt serein envers moi. Figure-toi une stature d'une élégance parfaite, athlétique même, que beaucoup m'envient. Mes muscles, petits serpents souples et prospères, enroulés aux endroits expédients pour faire valoir ce que de droit,

sont entretenus avec une admirable conscience esthétique. J'ai un type « latin ténébreux », dit-on, au regard incandescent, à la mire baladeuse comme le hasard, qui vous déshabille de sous-entendus. Je ne possède pas une de ces beautés apocryphes de top model masculin élevé consciencieusement au pop corn dans quelque famille moyenne... puis gonflé aux hormones et entretenu aux protéines dans quelque institut de l'aliénation plastique. Il me dégoûte de penser à ces épidermes de beaux garçons niais cramoisies aux ultraviolets, suant l'absence de finesse, éructant de la goujaterie des ruminants de la sexualité. Un hâle naturel couvre ma peau, une légère ondulation anime mon abondante chevelure où l'on peut voir de temps à autre une onde se diffuser, à la manière de ces décharges qui électrisent la crinière des pur-sang.

A tant de myrrhe à ma radiance s'ajoute, comme s'il n'y suffisait pas, une finesse du trait, une noblesse du profil. J'ai pris en grippe les cohortes de « beaux garçons » et autres illusoire acteurs imprimés sur papier glacé, ceux qui tapissent les mauvais magazines. Je déteste les canons populeux de la beauté qu'ils incarnent. Mainte nympnette immédiatement éconduite a voulu m'y comparer. Ces rebuts musculeux incarnent le sentiment épais qui dégouline, l'amour à vingt francs destiné aux caniches de la sentimentalité, acheteurs de Gala, Voici, M... Magazine et autres prodiges de la dérélition poudrée au gros fard.

Pensez bien que mes séductions m'attirent la vomissure des homoncules mal taillés qui m'entourent. J'ai toujours eu quelque appréhension dans mes relations avec les autres hommes. Dans le marché sexuel mondial unifié qui s'ouvre, nul congénère ne vous pardonnera d'avoir le pectoral performant, le poil abondant. Pas de quartier, aucune reconnaissance, de l'envie seulement, partout... On vous déteste avant de vous connaître, oui, vraiment... sur simple facture hasardeuse de votre bobine bien tournée.

Aussi, victime de mon déterminisme d'Adonis luxuriant, je me suis lancé dans la mise au rebut hygiénique de la mâle

engeance, cette pâle concurrente. Je m'encombre parfois de quelques accompagnateurs occasionnels, épigones cafardeux de mon magnétisme dynamiteur. On les appelle amis, relations, fréquentations, copinages, peu importe. Leur transparence de lombrics à la ramasse s'accuse lorsque je revêts mon infinissable manteau Boss, un costume anthracite, mes chaussures noires aux semelles viriles et aux bouts carrés reluisants de fantasmes. Cravaté couleur lilas, la chevelure héroïque, je chevauche dans une ambiance Jockey Club mon coupé Porsche aux lueurs affriolantes en direction des Grands Boulevards. Alors la nuit s'alanguit comme une garce lascive devant moi.

Vos passions finissent par ne plus avoir pitié de vous. Elles vous grugent. Vous l'aurez compris, la modestie est une qualité encore hypothétique chez moi. Mais je la travaille. Toute immensité mérite de saines restrictions. Vous me verrez d'ailleurs japper quelque misérable aveu au détour de tel épisode... de telle histoire à la rutilance affadie par un malencontreux incident, une carence imprévue, une impuissance... Trêve d'absurdité, je déraisonne et emploie ce mot fatidique qui ne saurait avoir été conçu pour moi. Car voyez-vous, l'anonymat est chez moi noyé dans la fulgurance comme un borborygme dans l'estomac d'un solide digérant. Eh quoi, est-ce que nous sommes tous parfaits ? Je vous défends à l'avance d'émettre des vibrations d'ironie au coin des lèvres. Vous n'êtes qu'un juge en charentaises de ma vie, un petit bourgeois. Je n'aime pas les vermisseaux qui dégagent le sarcasme à la vitesse d'un colt de yankee. S'il est une plaisanterie qui m'insupporte, c'est celle que l'on dirige contre moi. Châtier les gredins à la gouaille facile, museler les insolents approximatifs, voilà un objectif de vie louable.

Ainsi, l'autre soir, je passais devant l'Opéra Garnier. Je vous le disais, on me déteste parfois de suite, sans me connaître. Une racaille de la banlieue a osé souffleter d'un coup de pied mon bolide lorsque je suis passé devant lui au vert ! Je suis descendu pour la mise au point d'usage. Le boulevard était désert. Les cristaux liquides du tableau de

bord indiquaient deux heures. Le sourire du loustic s'est affadi en voyant sorti le calibre dissuasif qui sommeille dans le coffre de ma voiture, en l'attente de jours trucidants. Une belle arme noire, lustrée, qui s'enchaîne à la nuit... ma fascination... les six cartouches roulent dans le barillet comme un fatidique grand huit. Le galapiat a détalé, on l'aurait fait à moins. J'ai détesté aussi ce sourire méphistophélique, ce rictus en forme de jugement qui n'a pas quitté le serveur lorsque je suis descendu au Bouddha Bar l'autre soir avec cette fille. Comment s'appelait-elle déjà ? Karine, Katerina ? Elle faisait, il est vrai, un peu mauvais genre, exemplaire grognasse saupoudrée de mauvais talc. Enfin, après l'appariement d'usage, je lui ai réservé un sort de mouchoir jetable. Mais au préalable, malgré le confort des water-closets, j'ai recommandé à la direction de l'établissement de révoquer ce cafetier narquois.

Ne me tenez pas pour cynique, ayant cédé à la mode bigarrée des filles dont on se débarrasse après intronisation. Je les aime toutes à ma manière, je les saisis dans leurs imperceptibles différences. Le pouvoir séparateur de l'œil, disait l'autre. Croyez-moi, je les individualise dans la moindre de leurs molécules agitées, je détaille leur caryotype jusque dans les recoins les plus tortueux de leurs atomes adorés. Je peux dire que personne ne les aime autant que moi. Les choses ne doivent pourtant pas s'éterniser. Ainsi, au moment du reçu pour solde de tout compte, quel plaisir de contempler leur mine implorante, leur nez rose relevé frissonnant des premiers tourments, leur truffe de petite chienne dolente... Trop tard. La suite m'attend, et j'en ai une idée formidablement dilatée.

Dans les saccades romantiques qui me saisissent à mes heures, je rêve du gynécée grec reconstitué sous ma luminescente férule. M'apparaît un harem de nymphes splendides et vraies, d'où seraient exclues les coquettes dévoyées bonnes pour le râle. Elles m'attendraient avides de mots, douloureuses de ma gravité de lettré torturé. Ce n'est qu'après quelque babil d'honnête homme, quelque défilé

empressé de mes humanités que je leur porterais l'estocade ravageuse, l'escarmouche pour midinettes en mal de coup de grâce. J'imagine déjà mes chères lectrices, impénitentes étourdies, assidues aux sessions intensives du Professeur Daubert.

La plupart des femmes que j'ai possédées n'étaient ni belles ni moches, mais parées de nouveauté. Les plus marquantes fillettes avaient une manière secrète et polissonne de mentir à leurs cataplasmes attitrés de maris. Les femmes semblent renfermer un mystère terrible dans tout leur corps. Je vous en dirai davantage... Mes effronteries troglodytes multirécidivistes dans cet antre du plaisir me font dire que leur mignon sexe rentré y est pour quelque chose. Un être merveilleux qui ressent tout de l'intérieur et qui semble parfois avoir été miraculeusement conçu pour notre plaisir brut.

J'essaye parfois d'imaginer les causes scabreuses de ma pathologie, de mon attirance têtue à travers les âges. Je suis d'une tonicité onirique qui laisserait incrédule le plus abject adolescent frustré. Oui, réellement, je désire chaque femme comme si ce fût la première fois que j'en possédais une. Nulle rouille libidineuse en moi, nulle lassitude. Comme je contemple avec horreur ces vieux couples qui se ramonent pesamment depuis des lustres, ces lavettes atomiques, proches du zéro absolu de la fission conjugale.

Enfant, des sylphes frêles emplissaient mes rêves. C'étaient de blondes poupées à la peau de porcelaine qui me contemplaient avec le bleu damné de leurs regards. L'une d'entre elles s'appelait Alice. Je l'aimais par-dessus tout, Alice. Un profil mutin qu'encadraient de féériques boucles dorées, des dents mignonnes éclatantes, des cuisses de reinette paradisiaque. Je la poursuivais dans l'obscurité de ma chambre, prétextant d'invisibles créatures pour la saisir en gaillard protecteur. Je l'effleurais, car c'est encore beaucoup plus beau lorsque l'on effleure... L'abîme dans lequel m'avait plongé la découverte sucrée de son petit corps. Nous prenions aussi nos bains ensemble. Nous y trouvions goût. Il

y avait des produits fabuleux dans la salle de bain pourtant si vide... des savons, des parfums, des fioles colorées, des bains moussants, partout sur le carrelage blanc. Une fois nu sur la fonte glissante, je prenais garde d'obtenir le soutien logistique de la mousse afin de me livrer à mon jeu favori : l'éruption volcano-phallusienne. Et là, dans un ravissement de son iris bleu, ma petite experte brandissait le trophée gonflé de ma concupiscence de gamin pervers, tout auréolé de mousse.

Elles furent nombreuses les fillettes partenaires des jeux de mon cru, si candides, si ravies de mon exhibitionnisme contorsionnant. Ah, le spectacle confondant de soumission pathétique chez ces rosses à venir ! Le vice affleure déjà chez les moutards informes que nous avons été. Les psychiatres invoquent le plaisir du caca salvateur. La vie, fidèle à ce tonitruant départ, semble louvoyer par la suite entre chiure et orgasme.

Je ne vous ai pas encore soufflé mot de mon milieu, de ma famille, de mon extraction. Feu sur le savoureux tableau. Je suis issu d'un milieu provincial, bourgeois, d'une de ces familles empesées, aux destinées fleurant une odeur molle de naphthaline. J'habitais à Bourgain-sur-Vésoul, pas loin de Montluçon. Je peux décrire les miens comme un assemblage de veules quidams tragi-comiques, un gang de douloureux béotiens. Leurs occupations se résumaient à une plate mixture : le paraître du samedi soir mêlé aux effluves soporifiques de la messe dominicale. Je vais vous dresser le panorama des inodores incolores. Embarquons, destination la myriade passéiste des inutiles !

J'ai un grattant penchant à commencer par la mère. Tout à fait l'inverse de moi. Petite, blonde, vorace. Ma chère mère, un court-bouillon métaphysique, une ulcérante mégère. Un truc que vous n'oubliez pas dans la vie, que vous soyez devenu banquier, violeur ou pétomane, la pondeuse de vous-même. La mienne me saisissait avec les grands filaments torves de ses mains, ses mains noueuses de paysanne. Me remettre à l'endroit, toujours, à toute heure, son obsession,

celle de ses doigts. Des pinces, ses mains... Ses paluches étaient rêches, jamais une dose d'amour engluée dedans. Mais c'est par son regard que tout a commencé, je crois. Je détestais son froid regard de blondasse délaissée qui vous scrute de ses cavités enfoncées, de ses orbes décavées qui pour mon plus grand bonheur ne demandent aujourd'hui qu'à fermer. Cela traquait, ordonnait, pestait. Cela venait de loin, ce regard, c'était sournois.

Elle était furieusement grosse, anormalement, on peut le dire, pour une maman. Quand j'ai eu dix ans, elle a suivi un traitement pour soigner sa thyroïde... des ionisations balancées sur elle, un truc nucléaire. A partir de ce moment-là, ma mère a grossi de manière inconsidérée... un vrai bibendum, à cause des radiations. La grosse nucléaire a commencé à faire chier son monde à cause de son volume pas raisonnable, à cause de sa thyroïde déjantée. La salope sentait ce changement en elle. C'était insolent de grossir comme ça, à l'insu des gens, de nous autres, les petits persistants, d'enfler au nez et à la barbe du monde entier, à cause de rayons mal placés. Pourtant, elle avait une chatte, là-dessous, sous les plis, une très bonne chatte, sûrement, dont j'avais pu en tout cas m'extraire facilement. Même si du premier coup d'œil ma mère m'avait été antipathique, dès la couveuse on peut dire, il y avait les bases de l'entente filiale, à l'intérieur de ses cuisses ; cela aurait dû déboucher sur de la compréhension mutuelle. Sa chatte aurait dû jeter des ponts entre nous. M'enfin, l'inimitié, j'ai ensuite cherché à en comprendre le pourquoi.

Une disgracieuse grosse fouine toujours à fureter dans les parages, ma mère, à vous mijoter un mauvais coup, à vous surprendre à vous toucher à droite à gauche. Je ne me suis jamais renseigné sur sa généalogie. Elle devait être issue d'une lignée bouseuse d'ancestraux bouffeurs de pommes de terres. Son vice était d'afficher sa surcharge pondérale chez la femme de l'édile local. Elles formaient un binôme de cancanières magiques ces deux-là, passant leur temps à

hennir des insanités, à couvrir de flétrissures la grasse notabilité des parages qui, il est vrai, ne le démérait pas.

Elle était radine ma mère, furieusement on peut dire. Ce pot-au-feu cadencé pourchassait la dépense, traquait le gaspillage, asphyxiait la vie de ses pas furtifs. Son habitude, c'était d'être partout. Tout droit sortie d'une école de bonnes sœurs, telle une nauséuse machine à remonter le temps, elle me faisait apprendre mes tables de multiplication à l'ancienne, cravache en suspens. Je revois les bouts noirs de mes doigts, ces mignons panaris pochés.

Mon meilleur pote s'appelait Sammy Le Jehan, un petit gros affable dont le défaut était d'être toujours ballonné. Il sentait toujours le mauvais salami à l'ail, Le Jehan. Ma bestiole ombilicale, ma pourvoyeuse de gènes attirée l'avait dans le collimateur. C'était la période où la folie de tout essayer s'était emparée d'elle. Elle astiquait tout au passage, repassait les torchons de cuisine, lustrait les plus moches bibelots, évitait soigneusement la bite de mon père. Elle s'était mis en tête de ne jamais laisser une poussière traîner. Il fallait tout entretenir, rincer, laver. Sa manière de polir la vaisselle figurait une dévotion idiote pour la porcelaine. C'était son Dieu, la porcelaine, presque autant que l'autre, l'ecclésiastique. Elle la tournait, la retournait, l'inspectait, lui rendait grâce de bouffer à l'intérieur. Je l'aurais brisée, sa vaissellerie idolâtre, je l'aurais enterrée dans le jardin.

Pendant l'été, Sammy et moi allions nous baigner dans la Guèche, un petit cours d'eau vaseux qui dessinait un V à cinq cents mètres de la maison. On en sortait ocellés de mignonnes cloques rouges, des pustules qu'on s'amusait à éclater l'un sur l'autre. On roulait les serviettes de ma mère dans la boue. Des fois on se touchait la queue, juste pour voir, sans y penser. On était candides en faisant cela, des vicelards séraphiques. Cet été-là, un jour tout à fait léger, la rombière nous avait épiés. Elle s'était approchée furtivement derrière les taillis. Elle avait dû attendre longtemps comme cela, bien longtemps. Elle observait notre manège de tripoteurs forcenés depuis plusieurs minutes, très sûrement.

J'ai tourné la tête. Alors elle a dégainé son sale regard plombé de petite bourgeoise pleine d'obscurantisme, un regard qui ne traduirait jamais rien, qui ne comprendrait jamais rien. Au moment où je l'ai aperçue, j'ai su que je la détesterais à jamais. J'ai laissé choir ma main. Je l'ai dévisagée d'un sourire provocateur de sale énergumène.

J'ai attendu silencieusement un mouvement de ses lèvres à l'épaisseur de papyrus, j'ai attendu une crispation haineuse, rien n'est venu. Cela a continué un peu. Puis elle a rebroussé chemin sans mot dire. J'étais évidemment peu fier de moi. Mais nul instinct d'inverti, nulle mauvaise attirance n'avait prévalu à l'organisation de ce concours de pines manqué. Je la revois encore à mon retour, déformée de haine, sa face de raie convulsée d'une mimique de prêtre janséniste expédiant un hérétique au bûcher, ses ongles de harpie me labourant la chair. Elle avait pourtant dû être potable... Ce joli spécimen cyclothymique avait dû prestement perdre son pucelage... déployer en ses années lestes des grâces de bringue épanouie, à la cuisse légère. Entre nous, j'aurais bien aimé être là pour y assister.

Après l'épisode caressant, elle m'a accompagné me confesser chez le prêtre du coin. Cormac, je crois, c'était son nom. Je détestais les stridents fanatismes auxquels nous obligeaient les parades du dimanche matin. Mais ce jour-là, j'ai craché sur l'Eglise un catégorique glaviot. Avec son sourire de faux derge, le prêtre m'a attiré dans le confessionnal. Et pendant que je débitais insolemment mes prospections tactiles du matin dans la culotte du dénommé Sam, j'ai senti une experte effraction liturgique dans ma non moins véridique culotte. Lorsque nous nous sommes quittés, le bon prêtre m'a déblatéré ce conseil marqué au coin du bon sens : « dans la vie, soulage-toi mon petit, soulage-toi tant que tu peux ».

A la maison, il y avait aussi mon père. Un exemple vivant, mon père, peu longtemps malheureusement, d'abrutissement de l'homme par les pesanteurs du foyer. Chez ce brave homme, il faut dire, point de cette grâce subversive naturelle